

Contre les erreurs et horreurs qui rongent la langue française

Passage du livre

Michel Audétat
Journaliste



Trop souvent, les journalistes prennent la langue française pour un paillason sur lequel ils essuient leurs godillots crottés d'anglicismes, de solécismes et de barbarismes. Depuis 1960, l'Association suisse des journalistes francophones

résiste à ces mauvaises manières en publiant un bulletin mensuel dans lequel Claude Bodinier (de 1960 à 1997), René Belakovski (de 1997 à 1999) et André Panchaud (depuis 1999) ont consigné «plus de 3000 contresens, pléonasmes et autres atteintes aux règles élémentaires de la langue française»; 300 de leurs fiches ont été réunies dans un élégant «Petit lexique des belles erreurs de la langue française (et de Suisse romande)». Qui a dit que c'est un «best of»?

Ce «Petit lexique» ne devrait pas être recommandé, mais obligatoire.

Il rectifie les mauvais plis qui incitent à confondre la chance et le risque, l'avenir et le futur, le problème et la difficulté, l'alternative et la solution de rechange. Le livre corrige aussi des prononciations fautive: fuchsia, magnat, arguer... Et crucifie des néologismes aussi laids qu'inutiles: finaliser, switcher, know-how...

Si les germanismes polluent parfois notre langue (tournus, notice d'emballage...), ce sont bien sûr les anglicismes qui s'imposent comme les grands corrupteurs du vocabulaire, mais aussi de la syntaxe: le livre ne



A lire

«Petit lexique des belles erreurs de la langue française (et de Suisse romande)», illustrations de Plonk & Replonk, LEP, 271 p.

rate pas cette sale manie consistant à glisser un peu partout des «juste» («C'était juste merveilleux...») qui singent l'usage du «just» anglais. En matière d'anglicisme décomplexé, on frôle parfois la surdose (et non l'overdose), comme dans le magazine *Bilan* où il était question du «manpower nécessaire pour l'implémentation de nouveaux sponsors». Pétri d'un humour qu'on n'oserait qualifier de «british», l'ouvrage est en outre illustré par les irrésistibles Plonk & Replonk. Ce «Petit lexique des belles erreurs» est un sans-faute.

Le désert habité de Théodore Monod

Biographie Un ouvrage richement illustré ravive la mémoire de Théodore Monod. Ecologiste avant l'heure, le «marathonien des sables» est plus actuel que jamais.

Ivan Radja

ivan.radja@ematindimanche.ch

Le désert. Certains s'y écrasent pour dessiner des moutons, d'autres s'y égarent en maudissant le «pays de la soif», d'autres enfin, pas si nombreux, l'aiment, l'arpentent, le déchiffrent. Théodore Monod (1902-2000) fut de ceux-là. Sinon le premier, du moins le plus important des explorateurs scientifiques des terres arides d'Afrique. Quinze ans après sa mort paraît une heureuse biographie illustrée, que l'on doit au journaliste et réalisateur Sylvain Estibal et au photographe Jean-Marc Durou. Tous deux ont eu la chance de côtoyer celui qui était surnommé «le Saharien» par les Occidentaux, et «Monod le fou» par les nomades. Ses grands raids à travers les régions les plus hostiles de la Mauritanie ou du Sud Algérien ont en effet forgé sa légende. En 1935, il parcourt 400 km à dos de dromadaire à travers le Tanezrouft, à cheval sur l'Algérie et le Mali, surnommé le «pays de la peur». En 1953, l'exploration du Majâbat-al-Koubrâ («l'étendue de la Grande Solitude»), en Mauritanie, assoit sa réputation, de même qu'une «balade» de 1800 km l'année suivante, dont 900 km sans point d'eau (!), entre l'Adrar mauritanien et le Mali. Il admire ces nomades qui accomplissent des exploits avec une gourde et une poignée de dattes, apprend la patience et prévient ses successeurs, dans «Conseils au méhariste débutant»: «Ne sois pas sottement pressé, le jour est long et il y aura demain... Tu appar-

tiens à un monde qui ne sait pas sereinement perdre son temps.»

Ce destin d'homme des sables n'était pourtant pas tracé d'avance, pour le jeune ichtyologue qui débarque en 1922 à Port-Etienne (Mauritanie), aujourd'hui Nouadhibou, sur la côte atlantique. Venu étudier les poissons, passion qui ne le quittera jamais, il est bien vite attiré par le désert auquel il est adossé. «Il avait demandé ce poste pour fuir un chagrin d'amour, nous explique Jean-Marc Durou. Peu à peu, il sera aspiré par l'océan sableux, tout en gardant un regard vers l'océan liquide.»

L'Adrar, son «diocèse», est en grande partie terra incognita. Des blancs sur la carte, qu'il sera le premier à combler. «Il a écrit la géologie de ces régions, et il est de fait devenu un géologue de première classe», ajoute le photographe. Il devient aussi botaniste, et répertorie près de 20 000 plantes, dont certaines inconnues jusque-là. En son honneur l'une d'elles est baptisée *Monodiella flexuosa* en 1940. Cinquante ans plus tard, un botaniste objectera qu'il s'agit peut-être d'une espèce nouvelle, mais non d'un genre nouveau. Piqué au vif, Théodore Monod repart, à 93 ans, en quête de sa petite fleur, dans le massif du Tibesti, mais ne la retrouvera jamais. A 85 ans, il est toujours à la recherche de la mythique météorite de Chinguetti, signalée par un militaire français en 1916. Il lui faudra des années pour arriver à la conclusion qu'elle n'existe pas. Mais cette quête, filmée, fera sa notoriété. Ce mélange de rigueur scientifique

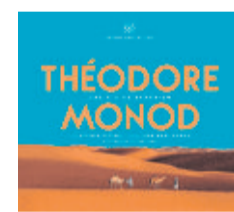


A 85 ans, Théodore Monod cherchait encore la fleur qui porte son nom, découverte en 1940. Jean-Marc Durou

et d'humanisme fascine lorsque sort en 1988 le documentaire de Karel Prokop, «Le vieil homme et le désert». «Il faut dire qu'après la décolonisation, plus personne ne parlait du désert, rappelle Jean-Marc Durou. Il y avait une amnésie collective, et il a contribué à réconcilier les gens avec les dunes.»

Dernier naturaliste pluridisciplinaire, Théodore Monod fut aussi écologiste avant l'heure, antinucléaire et non-violent. «Mais il était pessimiste sur l'avenir, et désespérait de voir les nations s'unir pour arrêter le saccage de la planète», se souvient Jean-Marc Durou.

A la veille de la Conférence de Paris sur le climat, il n'est pas inutile de raviver le souvenir de celui qui avait fait sien ce proverbe nomade: «Marche en avant de toi-même, comme le premier chameau de la caravane.» ●



A lire

«Théodore Monod - Une vie de Saharien», Ed. Vents de Sable, 190 p.

«Ne sois pas sottement pressé, le jour est long et il y aura demain...»

Le top 10 livres

Tous rayons confondus
du 2 au 7.11

- 1 **Astérix 36. Le papyrus de César** - Jean-Yves Ferri & Didier Conrad, Ed. Albert René
- 2 **Le livre des Baltimore** - Joël Dicker, De Fallois
- 3 **Boussole** - Mathias Enard, Actes Sud
- 4 **Le charme discret de l'intestin. Tout sur un organe mal aimé** - Giulia Enders, Actes Sud
- 5 **D'après une histoire vraie** - Delphine de Vigan, JC Lattès
- 6 **2084. La fin du monde** - Boualem Sansal, Gallimard
- 7 **Le Chat 20. Le Chat fait des petits** - Philippe Geluck, Castermann
- 8 **La puissance de la joie** - Frédéric Lenoir, Fayard
- 9 **What a Wonderful World** - Zep, Delcourt
- 10 **La nuit de feu** - Eric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel

En partenariat avec:

PAYOT
LIBRAIRE

Choix Trente personnalités romandes se livrent

Le livre de leur vie

Portraits Comment mieux percevoir l'autre que par le partage du livre, du film, de la musique qui l'ont ébloui? Depuis 2011, Payot demande chaque année à trente personnalités romandes de tous milieux de présenter le livre de leur vie et de dire, en quelques mots, les sources de cet enchantement. Bonheur! On découvre la passion de Jean-Luc Barbezat pour Philippe Djian, celle de Martine Brunschwig Graf pour «Le seigneur des anneaux» de J.R.R. Tolkien, de François Longchamp pour «L'usage du monde» de Nicolas Bouvier ou d'Isabelle Moncada pour «Les naufragés du Batavia» de Simon Leys. Il y a des choix



moins inattendus, Christian Darbellay pour Roger Frison-Roche et son «Premier de cordée», par exemple. Des livres rares: «Mes bibliothèques» de Varlam Chalamov (Vera Michalski), «Les oiseaux» de Tarjei Vesaas (Guy Oberson), «Mademoiselle de la Ralpie» d'Eugène Le Roy (Eric Vigie), qu'on aimerait aussitôt déguster. Ou des classiques, comme «L'étranger» de Camus, commun à Massimo Lorenzi et Olivia Pedrolì. Et puis, il y a les portraits de la photographe Mathilda Olmi, intenses et fins, remarquables. Ils donnent sa chance à chacun. **J.-J. R.**

«Le livre de ma vie», Payot, 70 p.

Polar «Ce monde disparu»

Spleen de gangster

Floride Les fans de Dennis Lehane retrouvent Joe Coughlin, jeune fils de flic d'«Un pays à l'aube» devenu gangster dans «Ils vivent la nuit». Figure complexe et charismatique, son personnage récurrent est le héros tragique du troisième volet d'une trilogie américaine qui s'achève au début des années 40 dans une Floride moite, sous la coupe de bandes mafieuses.

A Tampa, Joe Coughlin, veuf et père d'un garçon de 9 ans, est désormais le visage fréquentable d'un puissant syndicat du crime, dont il gère les affaires «légales». Une façade qui a permis à cet ambassadeur véreux aux manières raffinées et aux ju-

gements mesurés d'asseoir son emprise sur la région et de la faire prospérer grâce à la peur et à la pénurie qui règne depuis l'entrée des Etats-Unis dans la Deuxième Guerre mondiale. Mais autour de lui, une autre guerre se trame, une lutte de pouvoir sournoise, propre à faire implorer un clan, une famille. D'un classicisme noir empreint de mélancolie, «Ce monde disparu», où les gangsters portent chemise de soie et panama, raconte la fin d'une époque et celle d'un homme acculé, rattrapé par son destin. **Geneviève Comby**

De Dennis Lehane, Editions Payot Rivages, 348 p.